

CHOISIS
PAR
DIEU

R.C. Sproul

Avant-propos

Il y a maintenant un quart de siècle que j'ai écrit la version anglaise de *Choisis par Dieu*, et au fil des ans, cet ouvrage m'a réservé plusieurs surprises. Lors de sa rédaction, je doutais fort que des gens n'étant pas déjà convaincus de la doctrine réformée de l'élection se donneraient la peine de lire cet ouvrage en particulier. Je me suis donc dit : *Ça vaut la peine que je l'écrive, ne serait-ce que pour le bien de ceux qui sont déjà convaincus de cette doctrine et qui ont besoin d'approfondir un peu leur compréhension de l'élection et de savoir comment l'expliquer à d'autres.*

Or, je me suis étonné de l'accueil que le grand public a réservé à ce livre. Des milliers de gens, littéralement, m'ont indiqué de vive voix ou par écrit que ce livre avait servi à changer leur pensée et les avait convaincus de ce que la doctrine réformée de l'élection était véritablement biblique. Ils en sont venus à donner raison à Spurgeon de croire que « théologie réformée » n'est qu'un surnom pour décrire le christianisme biblique. Ceux qui ont lu ce livre ne sont cependant pas tous persuadés de son bon fondement.

Certains de ceux qui l'ont lu ainsi qu'un autre de mes livres intitulé *La sainteté de Dieu* m'ont aussi réservé une autre surprise. De tous les livres que j'ai publiés, c'est lui qui a connu la plus grande

distribution. Voici ce que j'ai le plus souvent entendu de la part de ceux qui avaient lu *La sainteté de Dieu* et *Choisis par Dieu*. Ils me disent que *La sainteté de Dieu* a transformé leur vie en leur révélant la majesté et la gloire de notre Dieu. Ils m'affirment avoir beaucoup aimé ce livre et le réveil qu'ils ont vécu en le lisant, mais qu'en même temps, ils ont trouvé *Choisis par Dieu* quelque peu rébarbatif par comparaison. À cela, je réponds généralement : « Soit que vous n'avez pas compris ce que je dis dans *La sainteté de Dieu*, soit que vous n'avez pas compris ce que je dis dans *Choisis par Dieu*. » La sainteté de Dieu englobe sa souveraineté, et nous ne pouvons creuser un écart entre les deux. Nous pouvons les distinguer l'une de l'autre, mais sans jamais les séparer.

J'espère convaincre ceux qui lisent le présent livre pour la première fois ou qui le relisent dans sa version actualisée non seulement d'adhérer à la doctrine de l'élection telle que les réformateurs l'ont exposée, mais aussi d'en voir la beauté, de l'aimer et de constater qu'elle ouvre grande notre compréhension à toute la dimension de la grâce et de la miséricorde de Dieu. Au xvi^e siècle, Martin Luther a dit à Érasme que, si l'on n'adhère pas à la *sola gratia*, à savoir le salut par la grâce seule, on n'a pas compris la *sola fide*, à savoir la justification par la foi seule. La *sola fide* et la *sola gratia* sont les piliers jumeaux de la compréhension biblique du salut qui sous-tendent la *sola* finale : *solī Deo gloria*.

R. C. Sproul

Pâques 2010

CHAPITRE 1

Le combat intérieur

Le base-ball. Les hot-dogs. La tarte aux pommes. Une Chevrolet. Voilà toutes des choses américaines. Pour compléter le tout, ajoutons-y l'adage très répandu : « On peut parler de tout, sauf de religion et de politique ! »

Or, les adages sont faits pour être démentis. Il se peut qu'il n'y ait aucune règle de socialisation que les Américains transgressent plus souvent que celle interdisant que l'on discute de religion et de politique. Nous participons constamment à de telles discussions. Et lorsque le sujet passe à la religion, il tourne parfois autour de la prédestination. Malheureusement, cela marque souvent la fin de la conversation et le début d'un débat, qui enflamme plus qu'il n'éclaire.

La tentation de se quereller au sujet de la prédestination est pratiquement irrésistible. (Pardonnez-moi le jeu de mots.) Ce sujet est tellement alléchant. Il fournit l'occasion de se disputer relativement à tout ce qui est d'ordre philosophique. Lorsque la question est soulevée, on devient soudain ultra patriotique, gardant l'arbre de la liberté humaine avec plus de zèle et de ténacité que Patrick Henry n'en a jamais rêvé. Le spectre d'un Dieu tout-puissant faisant des choix pour nous, et peut-être même contre nous, nous fait hurler : « Donne-moi le libre arbitre ou donne-moi la mort ! »

Nous estimons que le mot *prédestination* n'augure rien de bon. Il est lié à la notion désespérante d'un fatalisme nous réduisant d'une certaine façon à de simples marionnettes. Ce mot évoque des visions d'une divinité diabolique qui joue capricieusement avec notre vie. Nous avons l'impression d'être assujettis à des décrets terribles et fantaisistes fixés dans le béton très longtemps avant notre naissance. Il aurait mieux valu que notre vie soit déterminée par les astres, car nous pourrions au moins ainsi trouver des indices de notre destinée dans l'horoscope du jour.

Par ailleurs, il suffit d'ajouter à l'horreur du mot *prédestination* l'image publique de son plus célèbre enseignant, Jean Calvin, pour nous faire frémir encore plus. Nous voyons en Calvin un tyran austère au visage sévère, un Ichabod Crane du xvi^e siècle prenant un malin plaisir à brûler au bûcher les hérétiques récalcitrants. Voilà qui suffit à nous retirer complètement de la discussion et à redoubler de détermination dans notre désir d'éviter toute conversation au sujet de la religion et de la politique.

Comme les gens trouvent ce sujet aussi désagréable, il est étonnant qu'ils l'abordent parfois malgré tout. Pourquoi en parlons-nous ? Parce que le désagrément nous plaît ? Aucunement. Nous l'abordons parce que cela est inévitable. Il s'agit d'une doctrine bien établie dans la Bible. Nous parlons de prédestination parce que la Bible en parle. Si nous désirons bâtir notre théologie sur la Bible, nous nous heurtons d'emblée à ce concept. Nous avons tôt fait de découvrir que Jean Calvin ne l'a pas inventé.

Presque toutes les Églises chrétiennes se sont dotées d'une doctrine officielle de la prédestination. Une chose est certaine, la doctrine de la prédestination propre à l'Église catholique romaine diffère de celle de l'Église presbytérienne. Les luthériens la conçoivent différemment des méthodistes.

Le fait que des conceptions de la prédestination aussi variées abondent prouve que, si notre pensée s'inspire de la Bible, nous entretenons forcément une doctrine de la prédestination ou une autre. Il nous est impossible de faire fi de passages bien connus comme ceux-ci :

En lui Dieu nous a élus avant la fondation du monde, pour que nous soyons saints et irréprochables devant lui ; il nous a prédestinés dans son amour à être ses enfants d'adoption par Jésus-Christ, selon le bon plaisir de sa volonté (Ép 1.4,5).

En lui nous sommes aussi devenus héritiers, ayant été prédestinés suivant le plan de celui qui opère toutes choses d'après le conseil de sa volonté (Ép 1.11).

Car ceux qu'il a connus d'avance, il les a aussi prédestinés à être semblables à l'image de son Fils, afin que son Fils soit le premier-né de beaucoup de frères (Ro 8.29).

Pour nous conformer à la Bible, la question n'est donc pas de savoir si nous devrions nous doter ou non d'une doctrine de la prédestination, mais plutôt quel genre de doctrine nous devrions adopter. Si la Bible est la Parole de Dieu, et non simplement hypothétique, et si Dieu déclare qu'il existe une chose comme la prédestination, il va de soi que nous devons adopter une certaine doctrine de la prédestination.

Si nous devons suivre cet ordre d'idées, nous devons bien entendu aller un pas plus loin. Il ne suffit pas de nous faire n'importe quelle idée de la prédestination. Nous avons le devoir de rechercher la bonne conception de la prédestination, sans quoi nous nous rendrions coupables de déformer ou de nier la Parole de Dieu. C'est d'ailleurs ici que le véritable combat intérieur s'amorce,

le combat pour discerner correctement tout ce que la Bible enseigne sur cette question.

Mon combat intérieur au sujet de la prédestination a commencé tôt dans ma vie chrétienne. Je connaissais un professeur de philosophie à l'université qui était un fervent défenseur du calvinisme. Il mettait de l'avant la présumée conception « réformée » de la prédestination. Elle ne me plaisait pas. Pas du tout. Je m'y suis opposé bec et ongles tout le long de mes études.

J'ai terminé l'université non convaincu de la véracité de la doctrine réformée ou calviniste de la prédestination. Puis je suis entré au séminaire, et je me suis rendu compte que John H. Gerstner, le roi des calvinistes, faisait partie du corps professoral. Or, Gerstner est à la prédestination ce qu'Einstein est à la physique ou ce que Tiger Woods est au golf. J'avoue que j'aurais préféré m'opposer à Einstein sur la question de la relativité ou disputer une partie contre Woods que de tenir tête à Gerstner. Mais... les fous foncent là où les anges craignent de s'avancer.

J'ai contesté Gerstner en classe à maintes reprises, j'étais une véritable peste. Je lui ai résisté bien au-delà d'une année. Ma capitulation s'est faite en étapes. De douloureuses étapes. Elle s'est amorcée lorsque j'ai commencé à travailler comme pasteur étudiant dans une Église. Je me suis écrit un mot à moi-même, que j'ai gardé sur mon bureau où je l'avais constamment sous les yeux.

On s'attend à ce que tu croies, prêches et enseignes que la Bible dit vrai et non à ce que tu veuilles que ce que la Bible dit soit vrai.

Ce mot me hantait. Ma crise de conscience est survenue dans ma dernière année de séminaire. J'avais un cours obligatoire portant sur l'étude de Jonathan Edwards. Nous avons passé le trimestre à étudier le livre le plus célèbre d'Edwards, *The Freedom of the Will* (La liberté de la volonté), sous la tutelle de Gerstner. À la même

époque, je suivais un cours d'exégèse grecque dans l'épître aux Romains. J'étais le seul étudiant à suivre ce cours, en tête à tête avec le professeur du Nouveau Testament. Je n'avais donc nulle part où me cacher.

Cette combinaison était plus que je ne pouvais en supporter. Gerstner, Edwards, le professeur du Nouveau Testament, et par-dessus tout l'apôtre Paul, formaient une équipe trop extraordinaire pour que je puisse y résister. L'argument décisif résidait dans le neuvième chapitre de l'épître aux Romains. Je n'arrivais tout simplement pas à trouver le moyen d'échapper à l'enseignement de l'apôtre dans ce chapitre. En poussant un soupir et à mon corps défendant, j'ai capitulé, mais avec ma tête, non pas avec mon cœur : « O.K., je crois tout ça, mais je ne suis pas obligé d'aimer ça ! »

J'ai alors eu tôt fait de découvrir que Dieu nous a créés de sorte que notre cœur suive notre tête. Je ne pouvais toutefois pas aimer impunément quelque chose avec ma tête que je détestais dans mon cœur. Quand je me suis mis à voir la force de la doctrine et ses implications élargies, mes yeux se sont ouverts sur l'amabilité de la grâce et la grande consolation de la souveraineté de Dieu. J'ai commencé à aimer cette doctrine petit à petit, jusqu'à ce qu'elle saisisse mon âme et me convainque de ce que cette doctrine révélait la profondeur et la richesse de la miséricorde de Dieu.

Je ne redoutais plus les démons du fatalisme ni la pensée détestable que je puisse être réduit au statut de marionnette. Je me réjouissais désormais du fait d'avoir un Sauveur empreint de grâce qui était le seul Dieu immortel, invisible et sage.

On dit qu'il n'y a rien de plus désagréable qu'un ivrogne converti. Essayez un arminien converti. Les arminiens convertis tendent à devenir des calvinistes purs et durs, des zélotes pour la cause de la prédestination. Et vous lisez en ce moment l'ouvrage d'un tel converti.

Mon combat intérieur m'a enseigné certaines choses en cours de route. J'ai appris, par exemple, que les chrétiens ne sont pas tous aussi zélés que moi dans la défense de la prédestination. Il y a des hommes meilleurs que moi qui ne partagent pas mes conclusions. J'ai découvert que beaucoup de gens comprennent mal la prédestination. J'ai moi aussi goûté à la douleur qu'engendre le fait d'avoir tort.

Lorsque j'enseigne la doctrine de la prédestination, ceux qui s'entêtent à refuser de s'y soumettre me contrarient souvent. Ils me donnent envie de leur crier : « Ne vous rendez-vous pas compte que vous résistez à la Parole de Dieu ? » Dans ces cas-là, je me rends coupable d'au moins un de deux péchés. Si ma compréhension de la prédestination est juste, je me montre au mieux impatient envers les gens qui vivent simplement le même combat intérieur que je vivais auparavant ou au pire arrogant et condescendant envers ceux qui sont en désaccord avec moi.

Si ma compréhension de la prédestination est fausse, alors mon péché est double, puisque je calomnie ainsi les saints qui, en s'opposant à ma conception des choses, combattent au côté des anges. Relativement à cette question, les enjeux sont donc de taille pour moi.

Le combat relatif à la prédestination est d'autant plus déconcertant que les grands esprits de l'histoire de l'Église ont été en désaccord à son sujet. Les érudits et les leaders chrétiens, passés et présents, ont adopté différentes positions la concernant. Il suffit de jeter un coup d'œil à l'histoire de l'Église pour constater que le débat entourant la prédestination n'a pas lieu entre libéraux et conservateurs ou entre croyants et non-croyants. Il a cours entre chrétiens pieux et fervents.

Il peut s'avérer utile de constater que les grands enseignants du passé s'entendent sur cette question.

<i>La conception « réformée »</i>	<i>Les conceptions opposées</i>
<ul style="list-style-type: none">• Augustin• Thomas d'Aquin• Martin Luther• Jean Calvin• Jonathan Edwards	<ul style="list-style-type: none">• Pélage• Jacobus Arminius• Philippe Mélanchthon• John Wesley• Charles Finney

Je dois vous donner l'impression d'essayer de manipuler les faits en ma faveur. Ces grands penseurs que l'on considère généralement comme les géants de l'érudition chrétienne classique penchent lourdement du côté de la Réforme. Je suis toutefois persuadé qu'il s'agit ici d'un fait historique dont il faut absolument tenir compte. Il se peut certainement qu'Augustin, Aquin, Luther, Calvin et Edwards se soient tous trompés sur cette question. Il ne fait aucun doute que ces hommes ne s'entendent pas entre eux sur d'autres points de doctrine. Ils ne sont infallibles ni individuellement ni collectivement.

On ne peut déterminer la vérité en additionnant les « fins nez ». Les grands penseurs du passé ne sont pas à l'abri d'une erreur. Il importe cependant que nous comprenions que Jean Calvin n'a pas inventé la doctrine réformée de la prédestination. Il n'y a rien dans la conception que Calvin entretenait de la prédestination que Luther et Augustin n'aient soutenu avant lui. Ultérieurement, les luthériens n'ont pas suivi Luther sur cette question, mais plutôt Mélanchthon, qui a changé d'avis au sujet de la prédestination après la mort de Luther. Il convient de noter également que, dans son fameux traité sur la théologie, *Institution de la religion chrétienne*, Jean Calvin a écrit occasionnellement sur le sujet. Luther a plus écrit sur la prédestination que Calvin.

La leçon d'Histoire de côté, nous devons prendre au sérieux le fait que ces hommes instruits s'entendaient sur ce sujet épineux. Rappelons-nous par contre que cette entente ne fait pas la preuve de la prédestination. Ils ont pu se tromper. Il reste qu'elle retient notre attention. Nous ne pouvons pas réfuter la conception réformée en y voyant une notion particulièrement presbytérienne. Je sais que, durant mon grand combat intérieur par rapport à la prédestination, les géants de l'érudition chrétienne classique ont uni leurs voix sur cette question. Rappelons-nous encore une fois qu'ils ne sont pas pour autant infaillibles, mais qu'ils méritent notre respect et une écoute sincère.

Parmi les leaders chrétiens des temps modernes se trouve une liste mieux équilibrée entre l'accord et le désaccord. (N'oubliez pas que nous parlons ici en termes généraux et qu'il existe des différences non négligeables parmi ceux de chaque côté.)

<i>La conception « réformée »</i>	<i>Les conceptions opposées</i>
<ul style="list-style-type: none">• Sinclair Ferguson• Michael Horton• John MacArthur• John Piper• Francis Schaeffer	<ul style="list-style-type: none">• C. S. Lewis• Roger Olson• Grant Osborne• Clark Pinnock• Billy Graham

J'ignore ce que Chuck Swindoll, Pat Robertson et bien d'autres leaders croient à ce sujet. Quant à Jimmy Swaggart, il a clairement indiqué qu'il considère la conception réformée comme une hérésie démoniaque. Il s'en prend farouchement à cette doctrine. Précisons que ses attaques virulentes ne reflètent pas la prudence et la sincérité des hommes cités ci-haut dans la colonne de droite. Ce sont

tous là des leaders d'exception dont les conceptions méritent une attention soutenue.

J'entretiens l'espoir que nous continuerons tous à mener un combat intérieur par rapport à la vérité. Nous ne devons jamais présumer l'avoir remporté. Il reste qu'il n'y a aucune vertu dans le scepticisme. Nous voyons d'un mauvais œil ceux qui ne cessent d'apprendre sans jamais en venir à connaître la vérité, car ce sont les hommes et les femmes de conviction qui sont agréables à Dieu. Bien entendu, il se soucie de ce que nos convictions soient conformes à la vérité. Combattez donc avec moi tandis que nous amorçons l'examen difficile, mais que j'espère profitable, de la doctrine de la prédestination.



POUR APPROFONDIR VOTRE ÉTUDE

Le cœur du roi est un courant d'eau dans la main de l'Éternel ; il l'incline partout où il veut (Pr 21.1).

En effet, contre ton saint serviteur Jésus, que tu as oint, Hérode et Ponce Pilate se sont ligués dans cette ville avec les nations et avec les peuples d'Israël, pour faire tout ce que ta main et ton conseil avaient arrêté d'avance (Ac 4.27,28).

Nous savons, du reste, que toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son dessein. Car ceux qu'il a connus d'avance, il les a aussi prédestinés à être semblables à l'image de son Fils, afin que son Fils soit le premier-né de beaucoup de frères (Ro 8.28-30).

Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en

Christ ! En lui Dieu nous a élus avant la fondation du monde, pour que nous soyons saints et irréprochables devant lui ; il nous a prédestinés dans son amour à être ses enfants d'adoption par Jésus-Christ, selon le bon plaisir de sa volonté, pour célébrer la gloire de sa grâce dont il nous a favorisés dans le bien-aimé (Ép 1.3-6).

CHAPITRE 2

La prédestination et la souveraineté de Dieu

Tandis que nous luttons intérieurement avec la doctrine de la prédestination, nous devons commencer par acquérir une bonne compréhension de ce que ce mot signifie. Or, nous faisons face immédiatement à des difficultés. Notre doctrine teinte souvent la définition que nous lui donnons. Peut-être espérons-nous que, si nous tirons notre définition d'une source neutre – une source comme le dictionnaire –, nous échapperons à un tel préjugé, mais nous n'aurons pas cette chance. (Ou devrais-je plutôt dire : nous n'aurons pas cette providence.) Regardons ensemble les entrées suivantes du *Webster's New Collegiate Dictionary* (traduction libre).

prédestiner : destiner, décréter, déterminer, nommer ou établir à l'avance ; préordonner à un sort ou destin terrestre ou éternel par décret divin.

prédestination : doctrine selon laquelle, en raison de sa prescience de tous les événements, Dieu guide avec infailibilité ceux qui sont destinés au salut.

Je ne suis pas certain de savoir dans quelle mesure ces définitions du dictionnaire peuvent nous en apprendre, sinon que Noah Webster devait être luthérien. Ce que nous pouvons cependant en conclure, c'est que la prédestination a quelque chose à voir avec la relation entre notre ultime destination et le fait que quelqu'un accomplit quelque chose par rapport à cette destination avant que nous y arrivions. Le préfixe *pré* de « prédestination » évoque le temps. Webster précise « à l'avance ». La destinée évoque l'endroit où nous allons, comme nous le voyons dans l'emploi usuel du mot *destination*.

Lorsque je téléphone à mon agent de voyage pour réserver un vol, il ne tarde pas à me poser cette question : « Quelle est votre destination ? » Cette question est parfois plus simple : « Où allez-vous ? » Notre destination correspond à l'endroit où nous allons. En théologie, elle correspond à l'un de deux endroits ; soit que nous allions au ciel, soit que nous allions en enfer. Dans un cas comme dans l'autre, nous ne pouvons pas annuler notre voyage. En définitive, Dieu ne nous donne que deux options. L'une ou l'autre nous conduira à notre destination. Même le catholicisme romain, qui comporte un autre endroit au-delà de la tombe, à savoir le purgatoire, le présente comme une halte en cours de route. Ses voyageurs empruntent la route locale, alors que les protestants lui préfèrent la route express.

Dans sa forme la plus élémentaire, la prédestination signifie que Dieu décide de notre ultime destination – le ciel ou l'enfer – non seulement avant que nous y arrivions, mais aussi avant même notre naissance. La prédestination nous enseigne que notre ultime destinée repose entre les mains de Dieu. Voici une autre façon de présenter les choses : De toute éternité, avant que nous n'existions, Dieu a décidé de sauver certains membres de l'humanité et de laisser périr les autres. Dieu a fait un choix : il a choisi de sauver certaines

personnes en vue de les bénir éternellement au ciel et d'en laisser d'autres subir les conséquences de leurs péchés dans les tourments éternels de l'enfer.

Peu importe sous quel angle nous l'abordons, cette affirmation est dure. Nous nous demandons : *Notre vie individuelle a-t-elle une quelconque incidence sur la décision de Dieu ? Même si Dieu fait son choix avant notre naissance, il sait néanmoins tout de notre vie avant même que nous la vivions. Tient-il compte de cette connaissance antérieure de notre personne lorsqu'il prend sa décision ?* Notre réponse à cette dernière question déterminera si notre conception de la prédestination est réformée ou pas. N'oublions pas que nous avons énoncé précédemment que presque toutes les Églises se sont dotées d'une doctrine de la prédestination. La plupart des Églises s'entendent pour dire que Dieu a pris sa décision avant notre naissance. La question qui se pose encore est donc celle-ci : « Sur quoi Dieu appuie-t-il sa décision ? »

Avant de commencer à répondre à cette question, nous devons cependant clarifier un autre point. Les gens réfléchissent souvent à la prédestination en rapport avec des questions courantes relatives à des accidents de la circulation et autres choses semblables. Ils se demandent si Dieu a décrété que les Yankees remporteraient le Championnat mondial ou que l'arbre tomberait sur leur voiture. Même les contrats d'assurance comportent des clauses faisant allusion à des « actes de Dieu » (cas de force majeure).

En théologie, on traite normalement de ce genre de questions dans le cadre plus large de la providence. Nous centrerons toutefois notre étude sur le sens étroit de la prédestination, en le restreignant à l'ultime question du salut prédestiné ou de la damnation prédestinée, que nous appelons *élection* et *réprobation*. Les autres questions sont à la fois intéressantes et importantes, mais elles dépassent le cadre du présent livre.

La souveraineté de Dieu

La plupart des discussions portant sur la prédestination témoignent d'un grand désir de protéger la dignité et la liberté de l'humanité. Nous devons cependant aussi remarquer l'importance cruciale de la souveraineté de Dieu. Même s'il n'est pas une créature, Dieu est personnel et doté d'une dignité et d'une liberté suprêmes. Nous sommes conscients des problèmes épineux que suscite la relation entre la souveraineté divine et la liberté humaine. Nous devons également être conscients de la relation entre la souveraineté divine et la liberté divine. La liberté d'un souverain est toujours supérieure à celle de ses sujets.

Lorsque nous parlons de la souveraineté divine, nous parlons de l'autorité et de la puissance de Dieu. En tant que souverain, Dieu est l'autorité suprême dans les cieux et sur la terre. Toute autre autorité lui est inférieure. N'importe quelle autre autorité existant dans l'univers provient et dépend de l'autorité de Dieu. Toutes les autres formes d'autorité doivent leur existence au commandement ou à la permission de Dieu.

Le mot *autorité* comporte le mot *auteur*. Dieu est l'auteur de toutes choses, sur lesquelles il a autorité. Il a créé l'univers. L'univers lui appartient. Sa qualité de propriétaire lui confère certains droits. Il peut faire de son univers ce qui lui plaît, selon sa sainte volonté.

De même, tout pouvoir qui existe dans l'univers découle de la puissance de Dieu. Tout pouvoir dans cet univers lui est assujéti. Même Satan est impuissant si Dieu ne lui accorde pas la permission souveraine d'agir.

Le christianisme n'est pas synonyme de dualisme. Nous ne croyons pas à l'existence de deux puissances égales qui se livrent une lutte éternelle pour leur suprématie. Si Satan était l'égal de Dieu, nous n'aurions aucune assurance ni aucun espoir que le bien

trionphera du mal. Nous serions destinés à subir un affrontement éternel entre deux forces égales et opposées.

Satan est une créature. Il ne fait aucun doute qu'il est le mal incarné, mais même son mal est assujéti à la souveraineté de Dieu, comme c'est le cas du mal en nous. L'autorité de Dieu est suprême ; sa puissance est omnipotente. Il est souverain.

En tant que professeur dans un séminaire, j'avais parmi mes responsabilités celle d'enseigner la théologie de la Confession de foi de Westminster. Cette dernière constitue le document de foi central du presbytérianisme historique. Elle énonce les doctrines classiques de l'Église presbytérienne.

Un soir que j'enseignais, j'ai annoncé à ma classe que nous étudierions la semaine suivante la partie de cette confession portant sur la prédestination. Comme ce cours du soir était ouvert au public, mes élèves se sont empressés d'y inviter leurs amis en vue d'une discussion animée. La semaine d'après, la salle était bondée d'étudiants et d'invités.

J'ai commencé le cours en lisant l'introduction du troisième chapitre de la Confession de foi de Westminster :

De toute éternité et selon le très sage et saint conseil de sa propre volonté, Dieu a librement et immuablement ordonné tout ce qui arrive.

J'ai interrompu ici ma lecture pour poser une question : « Y a-t-il quelqu'un dans la salle qui ne croit pas ce que je viens de lire ? » Une multitude de mains se sont levées. J'ai alors demandé : « Y a-t-il parmi vous des athées convaincus ? » Aucune main ne s'est levée. J'ai alors fait une déclaration choc : « Tous ceux qui ont levé la main à la première question auraient dû la lever aussi à la deuxième. »

Un tollé s'en est suivi. Comment peut-on accuser quelqu'un d'athéisme parce qu'il ne croit pas que Dieu a ordonné à l'avance

tout ce qui arrive ? Ceux qui contestaient mes propos ne niaient pas l'existence de Dieu. Ils ne contestaient pas le christianisme. Ils contestaient le calvinisme.

J'ai tenté d'expliquer à la classe que l'idée selon laquelle Dieu a ordonné à l'avance tout ce qui arrive n'est pas unique au calvinisme. Elle n'est pas même unique au christianisme. Il s'agit simplement d'un précepte du théisme, d'un précepte du théisme nécessaire.

Le fait que, dans un sens, Dieu ordonne à l'avance tout ce qui arrive est une résultante nécessaire de sa souveraineté. En tant que tel, ce fait ne sous-tend pas le calvinisme. Il démontre simplement que Dieu exerce une souveraineté absolue sur sa création. Dieu peut ordonner des choses à l'avance de différentes façons. Cependant, tout ce qui se produit doit à tout le moins arriver avec sa permission. S'il permet une chose, il doit alors décider de l'autoriser. S'il décide d'autoriser une chose, c'est dire dans un sens qu'il l'ordonne à l'avance. Qui, parmi les chrétiens, soutiendrait que Dieu ne peut empêcher une chose de se produire dans ce monde ? Si Dieu le désire, il a le pouvoir d'arrêter le monde entier.

Dire que Dieu ordonne à l'avance tout ce qui arrive revient à dire que Dieu exerce sa souveraineté sur toute sa création. Si une chose pouvait se produire sans son autorisation souveraine, alors cette chose irait à l'encontre de sa souveraineté. Si Dieu refusait de permettre à une chose de se produire et qu'elle se produisait quand même, ce serait dire que ce qui l'a amenée à se produire aurait plus d'autorité et de pouvoir que Dieu même. Si une quelconque partie de la création échappait à la souveraineté de Dieu, Dieu ne serait simplement pas souverain. Et si Dieu n'était pas souverain, il ne serait pas Dieu.

Si une seule molécule de l'univers existe par elle-même, entièrement indépendante de la souveraineté de Dieu, rien ne nous garantit qu'une seule promesse de Dieu s'accomplira. Il se peut que cette seule molécule dissidente mène à leur perte tous les desseins, grands et

glorieux, que Dieu a formés et promis d'accomplir pour nous. Si un grain de sable dans le foie d'Oliver Cromwell a changé le cours de l'histoire de l'Angleterre, de même notre molécule dissidente pourrait changer le cours de toute l'histoire de la Rédemption. Cette molécule empêcherait peut-être à elle seule le retour de Christ.

On connaît l'histoire : Faute d'un clou, le fer s'est perdu ; faute d'un fer, le cheval s'est perdu ; faute du cheval, le cavalier s'est perdu ; faute du cavalier, la bataille s'est perdue ; faute de la bataille, la guerre s'est perdue. Je me rappelle la détresse que j'ai éprouvée en apprenant que Bill Vukovich, le plus grand pilote automobile de son époque, avait perdu la vie dans un accident survenu durant l'Indianapolis 500. On a déterminé ultérieurement que cet accident était dû à la défectuosité d'une goupille fendue coûtant à peine dix cents.

Bill Vukovich avait une maîtrise exceptionnelle des voitures de course. C'était un formidable conducteur. Il n'était toutefois pas souverain. Une pièce ne valant que dix cents lui a coûté la vie. Dieu n'a pas à craindre que des goupilles fendues de dix cents fassent dérailler ses projets. Il n'y a pas la moindre molécule dissidente dans tout l'univers. Dieu est souverain. Dieu est Dieu.

Mes élèves ont ainsi commencé à voir que la souveraineté divine n'est pas propre au calvinisme, ni même au christianisme. Sans souveraineté, Dieu ne pourrait être Dieu. Si nous rejetons la souveraineté divine, nous sommes obligés d'épouser l'athéisme. Voilà le problème auquel nous sommes tous confrontés. Nous devons nous attacher fermement à la souveraineté de Dieu. Nous devons par contre le faire sans violer la liberté humaine.

Ici, je devrais faire pour vous ce que j'ai fait pour mes élèves du cours du soir, c'est-à-dire finir l'énoncé de la Confession de foi de Westminster. Le voici en entier :

De toute éternité et selon le très sage et saint conseil de sa propre volonté, Dieu a librement et immuablement ordonné tout ce qui arrive

(Ép 1.11 ; Ro 11.33 ; Hé 6.17 ; Ro 9.15,18) ; de telle manière, cependant, que Dieu n'est pas l'auteur du péché (Ja 1.13,17 ; 1 Jn 1.5), qu'il ne fait pas violence à la volonté des créatures, et que leur liberté ou la contingence des causes secondes sont bien plutôt établies qu'exclues (Ac 2.23 ; Mt 17.12 ; Ac 4.27,28 ; Jn 19.11 ; Pr 16.33).

Remarquez que, même si elle affirme que Dieu exerce sa souveraineté sur toutes choses, cette Confession affirme aussi que Dieu ne commet pas le mal ni ne viole la liberté humaine. La liberté humaine et le mal sont assujettis à la souveraineté de Dieu.

La souveraineté de Dieu et le problème du mal

La question assurément la plus difficile de toutes est de savoir comment le mal peut coexister avec un Dieu qui est à la fois parfaitement saint et parfaitement souverain. Je crains que la plupart des chrétiens ne saisissent pas la profonde gravité de ce problème. Les sceptiques en parlent comme du « talon d'Achille du christianisme ».

Je me rappelle clairement la première fois que j'ai ressenti la douleur de ce problème épineux. J'étais dans ma première année d'université et j'étais chrétien depuis seulement quelques semaines. Je jouais au ping-pong dans le salon du dortoir des hommes lorsqu'au beau milieu d'une volée, une pensée m'a frappé : *Si Dieu est parfaitement juste, comment a-t-il pu créer un univers dans lequel le mal est présent ? Si tout provient de Dieu, le mal ne provient-il pas aussi de lui ?*

C'est alors que j'ai compris, comme je le comprends maintenant, que le mal posait problème à la souveraineté de Dieu. Le mal est-il entré dans le monde contre la volonté souveraine de Dieu ? Si oui, c'est dire que Dieu n'est pas absolument souverain. Sinon, nous devons en conclure que, dans un sens, Dieu a ordonné même le mal à l'avance.

Pendant des années, j'ai cherché la réponse à cette question, en fouillant dans les ouvrages de théologiens et de philosophes. J'ai ainsi trouvé certaines tentatives astucieuses pour résoudre ce problème, mais jamais encore de réponse qui me convainque profondément.

La solution à ce dilemme qui est la plus couramment évoquée se résume à une référence au libre arbitre : « Le mal est entré dans le monde par le libre arbitre accordé à l'humanité. L'homme est l'auteur du péché, et non Dieu. »

Il ne fait aucun doute que cette affirmation est conforme au récit biblique de l'origine du péché. Nous savons que Dieu a créé l'homme en lui accordant le libre arbitre et que l'homme a choisi librement de pécher. Ce n'est pas Dieu qui a commis le péché ; c'est l'homme. Le problème persiste néanmoins. D'où l'homme a-t-il bien pu tirer la moindre inclination pour le péché ? S'il a été créé avec le désir de pécher, celui-ci jette le discrédit sur l'intégrité du Créateur. S'il a été créé sans le désir de pécher, nous devons alors nous demander d'où lui vient ce désir.

Le mystère du péché est relié à notre compréhension du libre arbitre, à l'état de l'homme au sein de la création et à la souveraineté de Dieu. La question du libre arbitre revêt une telle importance dans notre compréhension de la prédestination que nous y consacrerons un chapitre entier. Jusque-là, nous restreindrons notre étude à la question du premier péché de l'homme.

Comment Adam et Ève ont-ils pu sombrer dans le péché ? Dieu les a créés bons. Nous pourrions soutenir que leur problème tenait à la ruse de Satan. Que Satan les a séduits. Qu'il les a piégés en les incitant à manger du fruit défendu. Nous pourrions avancer que le serpent était tellement doucereux qu'il a complètement dupé nos parents originels.

Or, une telle explication comporte plusieurs problèmes. Si Adam et Ève n'avaient pas compris ce qu'ils faisaient, s'ils s'étaient

fait totalement induire en erreur, le péché serait entièrement imputable à Satan. La Bible indique toutefois clairement qu'en dépit de sa ruse, le serpent leur a parlé en allant directement à l'encontre du commandement de Dieu. Adam et Ève avaient entendu Dieu leur communiquer son interdiction et sa mise en garde. Ils ont entendu Satan contredire Dieu. La décision leur revenait donc. Ils ne pouvaient pas se disculper en prétextant que Satan les avait piégés.

Même si Satan a non seulement leurré Adam et Ève, mais les a aussi forcés à pécher, notre dilemme demeure le même. Bien qu'ils auraient pu dire à raison : « Le diable nous a contraints à le faire », nous ferions encore face au problème du péché du diable. D'où le diable vient-il ? Comment s'est-il arrangé pour déchoir de sa bonté ? Que nous parlions de la chute de l'homme ou de celle de Satan, nous affrontons encore le problème que pose le fait pour de bonnes créatures de devenir mauvaises.

Nous entendons également l'explication « facile » selon laquelle le mal est entré dans le monde par le truchement du libre arbitre de la créature. Le libre arbitre est une bonne chose. Le don divin du libre arbitre ne fait pas porter le blâme sur Dieu. Dans sa création, l'homme a reçu la capacité de pécher et la capacité de ne pas pécher. Il a choisi de pécher. Reste à savoir pourquoi.

Là réside le nœud du problème. Avant qu'une personne puisse commettre un péché, elle doit d'abord en avoir le désir. La Bible nous dit que les mauvaises actions découlent de mauvais désirs. Il reste que la présence d'un mauvais désir constitue en soi un péché. Nous péchons parce que nous sommes des pécheurs. Nous sommes nés avec une nature impie. Nous sommes des créatures déchues. Adam et Ève n'ont toutefois pas été créés déchus. Leur nature n'était pas impie. C'étaient de bonnes créatures dotées du libre arbitre. Ils ont choisi malgré tout de pécher. Pourquoi ? Je l'ignore. Et je n'ai jamais encore rencontré qui que ce soit qui le sache.

En dépit de ce problème déchirant, nous devons réaffirmer que Dieu n'est pas l'auteur du péché. La Bible ne nous révèle pas les réponses à toutes nos questions. Elle nous révèle par contre la nature et les attributs de Dieu. Il est impensable que Dieu puisse être l'auteur ou le faiseur d'un péché.

Le présent chapitre porte néanmoins sur la souveraineté de Dieu. Une question demeure : Compte tenu de la réalité du péché de l'homme, quel rapport a-t-il avec la souveraineté de Dieu ? S'il est vrai que, dans un sens, Dieu ordonne à l'avance tout ce qui arrive, il s'ensuit que Dieu a forcément ordonné à l'avance l'entrée du péché dans le monde. Cela ne signifie pas pour autant que Dieu l'ait obligée ou qu'il ait imposé l'entrée du mal dans sa création. Tout ce que cela signifie, c'est que, dans sa sagesse, Dieu a dû décider de la permettre. Dans le cas contraire, cette entrée n'aurait pu se produire, sinon Dieu ne serait pas souverain.

Or, nous savons que Dieu est souverain parce que nous savons que Dieu est Dieu. Par conséquent, nous devons en conclure que Dieu a ordonné à l'avance le péché. À quelle autre conclusion pourrions-nous en venir ? Nous devons en conclure que la décision de Dieu de permettre que le péché entre dans le monde était la bonne. Cela ne veut toutefois pas dire que notre péché soit véritablement une bonne chose, mais simplement que le fait que Dieu nous ait permis de pécher, ce qui est mal, est une bonne chose. Dieu a bien fait en permettant le mal, mais le mal qu'il permet reste mal. L'implication de Dieu dans tout cela est parfaitement juste, alors que la nôtre est impie. Le fait que Dieu ait décidé de nous permettre de pécher ne nous excuse pas.

Nous entendons souvent une certaine objection : Si Dieu savait que nous allions pécher, pourquoi nous a-t-il créés pour commencer ? Un philosophe a présenté le problème ainsi : « Si Dieu savait que nous allions pécher mais ne pouvait nous en empêcher, c'est

dire qu'il n'est ni omnipotent ni souverain. S'il en était capable, mais ne l'a pas empêché, c'est dire qu'il n'est ni aimant ni bienveillant. » En abordant la question sous cet angle, quelle que soit notre réponse, nous jetons le discrédit sur Dieu.

Nous devons présumer que Dieu savait à l'avance que l'homme allait tomber dans le péché. Nous devons aussi présumer qu'il aurait pu intervenir pour l'en empêcher. Ou encore, il aurait pu choisir tout simplement de ne pas nous créer. Nous admettons toutes ces hypothèses. En définitive, nous savons qu'il a choisi de nous créer même en sachant que nous allions tomber dans le péché. En quoi cela signifie-t-il qu'il est malveillant ? Dieu savait également à l'avance qu'il allait accomplir pour sa création déchuée un plan rédempteur qui inclurait une manifestation parfaite de sa justice et une expression parfaite de son amour et de sa miséricorde. Dieu a certainement usé de bienveillance pour prédestiner le salut de son peuple, que la Bible appelle ses « élus » ou « ceux qu'il s'est choisis ».

Ce sont les non-élus qui posent problème. Si certaines personnes ne sont pas élues en vue de leur salut, il semblerait que Dieu ne soit pas si bienveillant que cela envers elles. Dans leur cas, Dieu se serait montré plus bienveillant en ne permettant pas qu'elles naissent.

Il se peut que ce soit le cas. Nous devons cependant nous poser une question des plus difficiles : Y a-t-il une raison pour laquelle un Dieu juste devrait user de bienveillance envers une créature qui le hait et qui se rebelle constamment contre son autorité et sa sainteté divines ? L'objection soulevée par le philosophe laisse entendre que Dieu est tenu d'aimer ses créatures impies. Autrement dit, ce philosophe affirme implicitement que Dieu est obligé d'user de grâce envers les pécheurs, alors que, *si la grâce est obligatoire, ce n'est plus de la grâce*. L'essence même de la grâce est sa nature imméritée. Dieu se réserve toujours le droit d'user de miséricorde

envers ceux de son choix. Dieu peut devoir la justice à son peuple, mais jamais la miséricorde.

Il importe de rappeler que ces problèmes se posent à tous les chrétiens qui croient en un Dieu souverain. Ces questions ne sont pas uniques à une conception particulière de la prédestination.

Les gens soutiennent que Dieu est assez aimant pour procurer à tous les pécheurs un moyen d'obtenir le salut. Étant donné que le calvinisme restreint le salut aux seuls élus, il semble requérir un Dieu moins aimant. À tout le moins en surface, il semble que la conception non calviniste fournisse l'occasion d'obtenir le salut à d'innombrables personnes qui ne seraient pas sauvées selon la conception calviniste.

Ici encore, cette question aborde des sujets qui requièrent d'être approfondis dans des chapitres ultérieurs. Pour l'instant, permettez-moi de vous dire tout simplement que, si la décision finale relative au salut des pécheurs déchus reposait entre les mains de pécheurs déchus, nous perdriions tout espoir de salut pour qui que ce soit.

Lorsque nous considérons la relation d'un Dieu souverain avec un monde déchu, nous devons envisager fondamentalement quatre options :

1. Dieu pourrait décider de ne donner à personne la possibilité d'être sauvé.
2. Dieu pourrait donner l'occasion à tous d'être sauvés.
3. Dieu pourrait intervenir directement et assurer le salut de tous.
4. Dieu pourrait intervenir directement et assurer le salut de certaines personnes.

Tous les chrétiens écartent d'emblée la première option. La plupart des chrétiens écartent la troisième. Ce qui pose problème, c'est le fait que Dieu en sauve certains, mais pas tous. Le calvinisme adhère à la quatrième option. La conception calviniste de la prédestination enseigne que Dieu intervient activement dans la vie des

élus pour veiller à tout prix à ce qu'ils soient sauvés. Bien entendu, les autres sont invités à aller à Christ et obtiennent « l'occasion » d'être sauvés *s'ils le désirent*. Par contre, le calvinisme laisse présumer que, sans l'intervention de Dieu, personne ne désirera jamais Christ. Laissé à lui-même, personne ne choisira Christ.

Voilà précisément ce sur quoi tous ne s'entendent pas. Les conceptions non réformées de la prédestination laissent présumer que toute personne déchu(e) a la capacité de choisir Christ. L'homme n'est pas perçu à ce point déchu que Dieu doive intervenir directement autant que le calvinisme l'affirme. Toutes les conceptions non réformées reconnaissent à l'homme le pouvoir de décider de son ultime destin. Selon ces conceptions, la meilleure option est la deuxième. Dieu procure à tous l'occasion d'être sauvés. Il est toutefois certain que ces occasions ne sont pas égales, puisque d'innombrables personnes meurent sans jamais entendre l'Évangile.

La personne non réformée s'oppose à la quatrième option parce que celle-ci limite le salut à une élite que Dieu se choisit. La personne réformée s'oppose à la deuxième option parce qu'elle voit l'occasion universelle du salut *comme ne procurant pas le nécessaire au salut de qui que ce soit*. Le calviniste voit Dieu accomplir beaucoup plus pour l'humanité déchu(e) par la quatrième option que par la deuxième. Le non-calviniste voit tout le contraire. Il juge que le fait d'offrir une occasion universelle, bien qu'elle ne suffise pas à assurer le salut de qui que ce soit, est plus charitable que d'assurer le salut à certains et pas à d'autres.

Pour le calviniste, le problème de fond réside dans la relation entre la troisième et la quatrième option. Si Dieu peut choisir d'assurer le salut de certains, et le fait, pourquoi n'assure-t-il pas alors le salut de tous ?

Avant que je tente de répondre à cette question, permettez-moi de préciser d'abord qu'il ne s'agit pas ici simplement d'un problème

pour le calviniste. Tout chrétien doit ressentir le poids de ce problème. Cette question se pose d'entrée de jeu : « Dieu a-t-il le pouvoir d'assurer le salut de tous ? » Dieu est certainement capable de changer le cœur de tout pécheur pénitent et d'amener ce pécheur à lui. Si un tel pouvoir lui manque, c'est dire qu'il n'est pas souverain. S'il détient ce pouvoir, pourquoi ne l'utilise-t-il pas pour tous ?

Le penseur non réformé répond en général à cette question en affirmant que, si Dieu imposait sa puissance à des gens impénitents, il violerait leur liberté humaine. Or, une telle violation est péché. Comme Dieu ne peut pécher, il ne peut imposer unilatéralement sa grâce salvatrice à des pécheurs impénitents. Forcer le pécheur à accepter cette grâce alors qu'il s'y refuse reviendrait à violer la liberté de ce pécheur. C'est qu'en offrant la grâce de son Évangile, Dieu fait tout ce qu'il peut pour aider le pécheur à obtenir le salut. Dieu a le pouvoir d'y contraindre les hommes, mais l'emploi d'un tel pouvoir serait contraire à la justice divine.

Cela n'apporte pas grand réconfort au pécheur en enfer. Celui-ci doit poser une question à Dieu : « Seigneur, si tu m'aimais vraiment, pourquoi ne m'as-tu pas forcé à croire ? J'aurais préféré que mon libre arbitre soit violé que de me retrouver ici dans un lieu de tourments éternels. » Il reste que, si Dieu avait tort en réalité de s'imposer à la volonté des hommes, les suppliques des damnés ne détermineraient pas la justice de Dieu. Voici la question que pose le calviniste : « Qu'y a-t-il de mal à ce que Dieu crée la foi dans le cœur du pécheur ? »

Dieu n'a pas à obtenir la permission du pécheur pour faire de celui-ci ce qui lui plaît. Le pécheur n'a pas demandé à naître dans son pays natal, de ses parents ou même de naître tout court. Le pécheur n'a pas demandé non plus de naître avec une nature déchue. Toutes ces choses découlent de la décision souveraine de Dieu. S'il fait tout ce qui touche à la destinée éternelle du pécheur, comment pourrait-il avoir tort d'aller un pas plus loin en assurant son salut ? Qu'est-ce

que Jérémie voulait dire lorsqu'il a déclaré : « Tu m'as persuadé, Éternel, et je me suis laissé persuader ; tu m'as saisi, tu m'as vaincu » (Jé 20.7) ? Jérémie n'a certainement pas invité Dieu à le vaincre.

La question demeure entière. Pourquoi Dieu ne sauve-t-il que certaines personnes ? Si nous admettons que Dieu peut sauver des hommes en violant leur volonté, pourquoi ne viole-t-il pas alors celle de tous et ne les conduit-il pas tous au salut ? (J'emploie ici le mot *viol* non pas parce que je crois réellement qu'il y ait une quelconque violation fautive, mais parce que le non-calviniste insiste sur ce terme.)

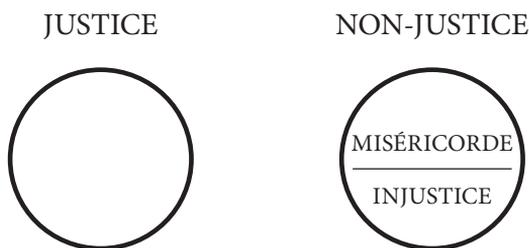
Tout ce que je peux répondre à cette question, c'est que je l'ignore. Je n'ai pas la moindre idée de la raison pour laquelle Dieu en sauve certains, mais pas tous. Je ne doute pas un seul instant que Dieu ait le pouvoir de sauver toute l'humanité, mais je sais qu'il choisit de ne pas toute la sauver. Et j'ignore pourquoi.

Une chose que je sais par contre, c'est que, s'il plaît à Dieu d'en sauver certains, mais pas tous, il n'y a rien de répréhensible dans cela. Dieu n'est aucunement dans l'obligation de sauver qui que ce soit. S'il choisit d'en sauver certains, cela ne l'oblige en rien à sauver le reste de l'humanité. Rappelons-nous que la Bible insiste sur le fait qu'il est de la prérogative de Dieu de choisir à qui il fera miséricorde.

À ce point-ci, le calviniste crée en général un tollé : « C'est injuste ! » Mais qu'entend-on ici par la notion de justice ? Si par *juste* on veut dire *égal*, on a raison de protester de la sorte. Dieu ne traite pas tous les hommes de manière égale. La Bible ne pourrait être plus claire sur le sujet. Dieu est apparu à Moïse différemment de la manière dont il est apparu à Amraphel. Dieu a accordé à Israël des bénédictions qu'il n'a pas accordées à la Perse. Christ est apparu à Paul sur le chemin de Damas d'une manière dont il ne s'est pas manifesté à Pilate. Dieu n'a simplement pas traité tous les êtres humains au cours de l'Histoire exactement de la même façon. Cela va de soi.

Dans cette protestation, on entend probablement « équitable » par le mot « juste ». Il ne semble pas équitable pour Dieu de choisir d'accorder sa miséricorde à certains tout en la refusant à d'autres. Pour traiter de ce problème, il est important que nous l'examinions de plus près. Présumons que tous les hommes sont coupables de péché aux yeux de Dieu. Dans toute cette humanité coupable, Dieu décide selon sa souveraineté d'accorder sa miséricorde à certaines personnes. Qu'est-ce que le reste obtient ? Ils obtiennent justice. Ceux qui sont sauvés obtiennent miséricorde et ceux qui ne le sont pas obtiennent justice. Personne n'obtient l'injustice.

La miséricorde n'est pas synonyme de justice. Pas plus que d'injustice. Consultez la figure suivante :



Il y a la justice et la non-justice. La non-justice inclut tout ce qui n'entre pas dans la catégorie de la justice. Dans la catégorie de la non-justice, nous trouvons deux sous-concepts, l'injustice et la miséricorde. La miséricorde est une bonne forme de non-justice, alors que l'injustice est une mauvaise forme de non-justice. Conformément au plan du salut, Dieu ne fait rien de mauvais. Il ne commet rien d'injuste. Certaines personnes obtiennent justice, celle qu'elles méritent, alors que d'autres obtiennent miséricorde. Encore une fois, le fait qu'une personne obtienne miséricorde n'exige pas que les autres l'obtiennent aussi. Dieu se réserve le droit d'user ou non de clémence.

En tant qu'être humain, il se peut que je *préfère* que Dieu accorde la même miséricorde à tout le monde, mais je n'ai aucun droit de l'*exiger*. Si Dieu ne se plaît pas à dispenser sa miséricorde salvatrice à tous les hommes, je dois me soumettre à sa décision sainte et juste. Dieu n'est jamais, jamais, jamais obligé de se montrer miséricordieux envers les pécheurs. Voilà le fait sur lequel nous devons insister si nous voulons prendre la pleine mesure de la grâce divine.

La vraie question est de savoir pourquoi Dieu est enclin à user de miséricorde envers qui que ce soit. Sa miséricorde n'est pas requise, mais il l'accorde pourtant gratuitement à ses élus. Il l'a accordée à Jacob d'une manière dont il ne l'a pas fait pour Ésaü. Il l'a accordée à Pierre d'une manière dont il ne l'a pas fait pour Judas. Nous devons apprendre à louer Dieu tant dans sa miséricorde que dans sa justice. Lorsqu'il exécute sa justice, il ne fait rien de mal. Il l'exécute de son plein droit (voir Ro 9.13-16).

La souveraineté divine et la liberté humaine

Tous les chrétiens affirment avec joie que Dieu est souverain. La souveraineté divine est un sujet de réconfort pour nous. Elle nous assure que Dieu est capable d'accomplir ce qu'il promet d'accomplir. Il reste que la souveraineté divine soulève une autre grande question : En quoi la souveraineté divine est-elle liée à la liberté humaine ?

Devant la question de la souveraineté divine et de la liberté humaine, il se peut que nous devons affronter le dilemme « se battre ou s'enfuir ». Nous pouvons essayer de nous battre pour trouver une solution logique ou bien faire demi-tour et fuir au plus vite.

Nombre d'entre nous choisissent de prendre la fuite, qui les conduit sur différents sentiers. Le plus fréquenté consiste simplement à dire que la souveraineté divine et la liberté humaine sont des contradictions que nous devons avoir le courage d'accepter. Nous recherchons des analogies qui apaiseront notre esprit agité.

Quand j'étudiais à l'université, j'ai entendu deux analogies qui m'ont procuré un soulagement temporaire, comme un paquet d'antiacides théologiques :

La première analogie : « La souveraineté divine et la liberté humaine sont comme des lignes parallèles qui se rejoignent dans l'éternité. »

La seconde analogie : « La souveraineté divine et la liberté humaine sont comme des cordes dans un puits. À la surface, elles semblent séparées, mais dans la noirceur du fond du puits, elles s'unissent. »

La première fois que j'ai entendu ces analogies, j'en ai éprouvé du soulagement. Elles me semblaient simples, mais profondes. L'idée que deux lignes parallèles se rejoignent dans l'éternité me convenait. Elle me procurait quelque chose d'intelligent à dire si un sceptique pur et dur me questionnait au sujet de la souveraineté divine par rapport à la liberté humaine.

Ce soulagement s'est toutefois avéré éphémère. Je n'ai pas tardé à avoir besoin d'une dose plus forte d'antiacides. La question lancinante refusait de lâcher prise. Je me suis demandé : *Comment des lignes parallèles peuvent-elles finir par se rejoindre ? Que ce soit dans l'éternité ou n'importe où ailleurs ?* Si des lignes se rejoignent, c'est dire qu'elles ne sont pas parallèles en définitive. Si elles sont parallèles, elles ne se rejoindront jamais en définitive. Plus je réfléchissais à cette analogie, plus je me rendais compte qu'elle ne réglait pas le problème. Il est insensé de prétendre que des lignes parallèles se rejoignent dans l'éternité ; il s'agit d'une contradiction flagrante.

Or, je n'aime pas les contradictions. J'en retire une piètre consolation. Je ne cesse d'ailleurs de m'étonner de la facilité avec laquelle les chrétiens semblent les accepter. J'entends des affirmations comme « Dieu transcende la logique ! » et « La foi surpasse la raison ! » pour défendre l'emploi de contradictions en théologie.

Je suis tout à fait d'accord pour dire que Dieu transcende la logique et que la foi surpasse la raison. J'y adhère de tout mon cœur et de toute ma tête. Ce que je désire éviter, c'est un Dieu moindre que la logique et une foi inférieure à la raison. Un Dieu moindre que la logique se ferait et devrait se faire détruire au moyen de la logique. Une foi inférieure à la raison est irrationnelle et absurde.

Je présume que c'est la tension entre la souveraineté divine et la liberté humaine qui, plus que toute autre question, a conduit nombre de chrétiens à soutenir que les contradictions sont un élément légitime de la foi. Ils se disent que la logique ne peut réconcilier la souveraineté divine avec la liberté humaine. Les deux défient l'harmonie logique. Comme la Bible enseigne les deux pôles de la contradiction, nous devons être disposés à les affirmer tous les deux, même s'ils sont contradictoires.

Dieu nous en préserve ! Tout chrétien qui adhère aux deux pôles d'une contradiction flagrante commet un suicide intellectuel et s'oppose au Saint-Esprit. Le Saint-Esprit n'est pas l'auteur de la confusion (voir 1 Co 14.33). Dieu ne tient pas de double langage.

Si la liberté humaine et la souveraineté divine sont véritablement contradictoires, au moins l'une d'elles doit être éliminée. Si la souveraineté exclut la liberté et la liberté exclut la souveraineté, soit que Dieu n'est pas souverain, soit que l'homme n'est pas libre.

Heureusement, il existe une alternative. Nous pouvons conserver la souveraineté et la liberté si nous pouvons démontrer qu'elles ne sont pas contradictoires.

Humainement parlant, nous voyons aisément que les gens peuvent jouir d'une réelle mesure de liberté dans un pays gouverné par un monarque souverain. Ce n'est pas la liberté qui est annulée par la souveraineté ; c'est *l'autonomie* qui ne peut coexister avec la souveraineté (voir Ja 4.12).

Qu'est-ce que l'autonomie ? Ce mot provient du préfixe *auto* et du radical *nomos*. *Auto* signifie « soi ». L'automobile est une chose qui se meut par elle-même. Le mot « automatique » décrit quelque chose qui agit par lui-même.

Le radical *nomos* correspond au mot grec rendu par « loi ». Le mot *autonomie* signifie donc « auto-loi ». Le fait d'être autonome revient à être une loi pour soi-même. Une créature autonome n'aurait à répondre à personne. Elle n'aurait personne pour la gouverner, encore moins quelqu'un de souverain. Il est logiquement impossible d'avoir un Dieu souverain existant en même temps comme une créature autonome. Ces deux concepts sont totalement incompatibles. Envisager leur coexistence reviendrait à imaginer la rencontre d'un objet inanimé avec une force irrésistible. Que se produirait-il ? Si l'objet se mouvait, on ne pourrait plus le considérer comme inanimé. S'il ne se mouvait pas, la force irrésistible ne serait plus irrésistible.

Ainsi en va-t-il de la souveraineté et de l'autonomie. Si Dieu est souverain, l'homme ne peut être autonome. Si l'homme est autonome, Dieu ne peut être souverain. Ces deux possibilités seraient contradictoires.

Pour être libre, une personne n'a pas à être autonome. L'autonomie implique une liberté *absolue*. Or, nous sommes libres, mais notre liberté a ses limites. Son ultime limite correspond à la souveraineté de Dieu.

J'ai lu un jour l'affirmation d'un chrétien : « La souveraineté divine ne peut jamais restreindre la liberté humaine. » Imaginez qu'un penseur chrétien fasse pareille affirmation. Il s'agit d'un humanisme pur. La loi de Dieu impose-t-elle des restrictions à la liberté humaine ? Dieu est-il autorisé à imposer des limites à mes choix ? Non seulement Dieu peut imposer des limites morales à ma liberté, mais encore il est tout à fait dans son droit à tout moment de me rendre sourd si cela est nécessaire pour m'empêcher de

faire des choix répréhensibles. Si Dieu n'a pas le droit d'exercer une coercition sur sa création, il n'a pas le droit de la gouverner.

Il est donc préférable d'inverser cette affirmation : « La liberté humaine ne peut jamais restreindre la souveraineté divine. » Voilà la réalité de la souveraineté. Si la liberté humaine restreint la souveraineté divine, c'est dire que Dieu n'est pas souverain, mais que l'homme l'est.

Dieu est libre. Je suis libre. Dieu est plus libre que je ne le suis. Si ma liberté va à l'encontre de la liberté de Dieu, je suis perdant. Sa liberté restreint la mienne ; ma liberté ne restreint pas la sienne. Il y a une analogie à faire avec la famille humaine. J'ai le libre arbitre. Mes enfants ont le libre arbitre. Lorsque nos volontés s'opposent, j'ai l'autorité nécessaire pour supplanter leur volonté. Ils doivent soumettre leur volonté à la mienne ; la mienne n'est pas soumise à la leur. Il va de soi qu'au niveau humain de cette analogie, nous ne parlons pas en termes absolus.

On perçoit souvent la souveraineté divine et la liberté humaine comme étant contradictoires, car c'est l'impression qu'elles donnent à première vue. Cependant, si nous souhaitons éviter de sombrer dans une confusion désespérante, il y a d'importantes distinctions à faire et à continuellement appliquer à cette question.

Examinons trois mots de notre vocabulaire qui sont si étroitement liés que nous les confondons souvent.

1. contradiction
2. paradoxe
3. mystère

1. Contradiction. Selon la loi logique de la contradiction, une chose ne peut pas être ce qu'elle est et être ce qu'elle n'est pas en même temps et dans la même relation. Un homme peut être un père et un fils en même temps, mais il ne peut pas être un homme

et pas un homme en même temps. Un homme peut être père et fils en même temps, mais pas dans la même relation. Aucun homme ne peut être son propre père. Même lorsque nous parlons de Jésus en tant que Dieu fait homme, nous veillons à préciser que, bien qu'il soit Dieu et homme en même temps, il n'est pas Dieu et homme dans la même relation. Il est doté à la fois d'une nature divine et d'une nature humaine. Il ne faut pas les confondre. Les contradictions ne peuvent jamais coexister, pas même dans la pensée de Dieu. Si les deux pôles d'une contradiction authentique pouvaient être vrais dans la pensée de Dieu, rien de ce que Dieu pourrait nous révéler n'aurait de sens. Si le bien et le mal, la justice et l'injustice, l'équité et l'iniquité, Christ et l'antéchrist pouvaient tous avoir la même signification dans la pensée de Dieu, toute vérité de quelque sorte que ce soit serait entièrement impossible.

2. *Paradoxe*. Le paradoxe constitue une contradiction apparente qu'il est possible de résoudre si on l'examine de près. J'ai entendu des enseignants déclarer que la notion chrétienne de la Trinité constitue une contradiction. C'est tout simplement faux. Elle ne viole aucune loi de la logique. Elle passe le test objectif de la loi de la contradiction. Dieu est un seul en *essence* et en trois *personnes*. Il n'y a rien de contradictoire dans cela. Si nous disions que Dieu est un seul en essence et trois en essence, nous nous trouverions devant une contradiction véritable impossible à résoudre. Le christianisme serait alors désespérément irrationnel et absurde. La Trinité constitue un paradoxe, mais pas une contradiction.

Un autre terme, *antinomie*, vient compliquer les choses. Au sens premier, ce terme est synonyme de « contradiction », mais au sens secondaire, il est synonyme de « paradoxe ». Après examen, nous voyons qu'il a le même radical qu'*autonomie*, soit *nomos*, qui signifie « loi ». Ici, le préfixe est *anti*, qui signifie « contre » ou « au lieu de ». Par conséquent, le terme *antinomie* signifie littéralement « contre la

loi ». Selon vous, de quelle loi parle-t-on ici ? La loi de la contradiction. Le terme signifiait à l'origine « ce qui viole la loi de la contradiction ». Ainsi, à l'origine et en discussion philosophique normale, le terme *antinomie* constitue un équivalent exact du mot *contradiction*.

La confusion survient lorsque les gens utilisent le terme *antinomie* non pas pour désigner une contradiction authentique, mais un paradoxe ou une contradiction apparente. Rappelons-nous qu'un paradoxe est une affirmation qui ressemble à une contradiction, mais sans en être une. En Grande-Bretagne, tout particulièrement, on utilise souvent le mot *antinomie* comme synonyme de paradoxe.

J'insiste sur ces fines distinctions pour deux raisons. Premièrement, pour éviter toute confusion, nous devons nous représenter clairement la différence primordiale entre une réelle contradiction et une contradiction apparente. Il s'agit de la différence entre la rationalité et l'irrationalité, entre la vérité et l'absurdité.

Deuxièmement, il est nécessaire d'énoncer clairement ces définitions parce que l'un des plus grands défenseurs de la doctrine de la prédestination dans le monde d'aujourd'hui a employé le terme *antinomie*. Je parle ici de J. I. Packer. Ce théologien d'exception a aidé d'innombrables personnes à mieux comprendre les attributs divins, surtout la souveraineté de Dieu.

Je n'ai jamais discuté avec Packer de l'emploi qu'il fait du terme *antinomie*. Je présume qu'il l'utilise dans le sens britannique de *paradoxe*. Je ne peux imaginer qu'il parle ainsi de véritables contradictions dans la Parole de Dieu. Dans son livre intitulé *L'évangélisation et la souveraineté de Dieu*, il insiste sur le fait qu'il n'existe en définitive aucune contradiction dans la vérité divine. Non seulement Packer défend inlassablement la théologie chrétienne, mais encore il défend tout aussi inlassablement et brillamment l'inerrance biblique. Si la Bible renfermait des *antinomies* au sens de réelles contradictions, cela marquerait la fin de son inerrance.

Certaines personnes soutiennent que la vérité divine comporte de réelles contradictions. Elles croient que l'inerrance biblique est compatible avec celles-ci. Or, si c'était le cas, cela voudrait dire que l'inerrance biblique révélerait des contradictions dans la vérité divine exempte de toute erreur. On s'aperçoit tout de suite que, si la vérité divine était une vérité contradictoire, il ne s'agirait aucunement de la vérité. Le mot *vérité* perdrait ainsi tout son sens. Si des contradictions pouvaient être vraies, nous n'aurions aucun moyen de discerner la vérité du mensonge. Voilà pourquoi je suis convaincu que Packer emploie le terme *antinomie* au sens de paradoxe, et non de contradiction.

3. *Mystère*. Le terme mystère fait référence à ce qui est vrai, mais que nous ne comprenons pas. Par exemple, la Trinité constitue un mystère. Mon faible esprit ne me permet pas de percevoir le mystère de la Trinité et de l'incarnation de Christ. Ces vérités transcendent mon entendement. Je sais que Jésus était une personne ayant deux natures, mais je ne comprends pas comment cela est possible. On retrouve le même genre de choses dans le règne naturel. Qui comprend la nature de la gravité, ou même du mouvement ? Qui a percé l'ultime mystère de la vie ? Quel philosophe a sondé les profondeurs du sens de la vie humaine ? Voilà tous des mystères. Il ne s'agit pas de contradictions.

Il est facile de confondre mystère et contradiction. Nous ne comprenons ni l'un ni l'autre. Personne ne saisit une contradiction, car les contradictions sont intrinsèquement inintelligibles. Pas même Dieu ne peut comprendre une contradiction. Les contradictions n'ont aucun sens. Personne ne peut leur donner un sens.

Les mystères peuvent être compris. Le Nouveau Testament nous révèle des choses qui nous étaient cachées et insaisissables à l'époque vétérotestamentaire. Il y a des choses qui étaient mystérieuses par le passé, mais qui sont maintenant compréhensibles. Cela ne signifie cependant pas que tout ce qui constitue

actuellement pour nous un mystère sera un jour clarifié, mais que de nombreux mystères actuels nous seront révélés. Certains seront percés ici-bas. Nous n'avons pas encore atteint les limites de la découverte humaine. Nous savons également qu'au ciel des choses nous étant encore cachées nous seront révélées. Il reste que, même au ciel, nous ne saisirons pas pleinement la signification de l'infinité. Pour la saisir intégralement, il faudrait nous-mêmes être infinis. Dieu peut comprendre l'infinité non pas parce qu'il fonctionne selon un quelconque système de logique céleste, mais parce qu'il est lui-même infini. Il détient une perspective infinie.

Permettez-moi de vous présenter les choses autrement : Toutes les contradictions sont mystérieuses. Les mystères ne sont pas tous contradictoires. Le christianisme réserve beaucoup de place aux mystères (voir De 29.29). Il n'a aucune place pour les contradictions. Il se peut que des mystères soient vrais. Les contradictions ne peuvent jamais l'être, ni ici-bas dans notre esprit ni là-haut dans celui de Dieu.

La grande question demeure. Le vaste débat qui suscite la controverse est axé sur elle : « Quel effet la prédestination a-t-elle sur notre libre arbitre ? »

Nous nous pencherons sur cette question dans le prochain chapitre.

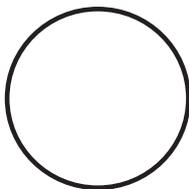


RÉSUMÉ DU CHAPITRE 2

1. La définition de la prédestination.
« La prédestination signifie que Dieu décide de notre ultime destination – le ciel ou l'enfer – avant même notre naissance. »
2. La souveraineté de Dieu
Dieu est l'autorité suprême des cieux et de la terre.

3. Dieu est d'une puissance suprême.
Toutes les autres autorités et puissances lui sont assujetties.
4. Si Dieu n'est pas souverain, il n'est pas Dieu.
5. Dieu exerce sa souveraineté de sorte à ne faire aucun mal et à ne pas violer la liberté humaine.
6. Le premier acte impie de l'homme est un mystère. Le fait que Dieu ait permis aux hommes de pécher ne jette pas le discrédit sur Dieu.
7. Tous les chrétiens font face à la question épineuse à savoir pourquoi Dieu, qui pourrait en théorie sauver tout le monde, choisit de sauver certains, mais pas tous.
8. Dieu n'est tenu d'accorder le salut à qui que ce soit.
9. La miséricorde de Dieu est volontaire. Il n'est pas obligé de se montrer miséricordieux. Il se réserve le droit de faire miséricorde à qui il veut.

JUSTICE



NON-JUSTICE



10. La souveraineté divine et la liberté humaine ne sont pas contradictoires.

POUR APPROFONDIR VOTRE ÉTUDE

Vous aviez médité de me faire du mal : Dieu l'a changé en bien, pour accomplir ce qui arrive aujourd'hui, pour sauver la vie à un peuple nombreux (Ge 50.20).

Si ses jours sont fixés, si tu as compté ses mois, si tu en as marqué le terme qu'il ne saurait franchir (Job 14.5).

Quand je n'étais qu'une masse informe, tes yeux me voyaient ; et sur ton livre étaient tous inscrits les jours qui m'étaient destinés, avant qu'aucun d'eux existe (Ps 139.16).

Le cœur de l'homme médite sa voie, mais c'est l'Éternel qui dirige ses pas (Pr 16.9).

On jette le sort dans le pan de la robe, mais toute décision vient de l'Éternel (Pr 16.33).

Souvenez-vous de ce qui s'est passé dès les temps anciens ; car je suis Dieu, et il n'y en a point d'autre, je suis Dieu, et nul n'est semblable à moi. J'annonce dès le commencement ce qui doit arriver, et longtemps d'avance ce qui n'est pas encore accompli ; je dis : Mes arrêts subsisteront, et j'exécuterai toute ma volonté. C'est moi qui appelle de l'orient un oiseau de proie, d'une terre lointaine un homme pour accomplir mes desseins, je l'ai dit, et je le réaliserai ; je l'ai conçu, et je l'exécuterai (És 46.9-11).

Que dirons-nous donc ? Y a-t-il en Dieu de l'injustice ? Loin de là ! Car il dit à Moïse : Je ferai miséricorde à qui je fais miséricorde et j'aurai compassion de qui j'ai compassion. Ainsi donc, cela ne dépend ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde (Ro 9.14-16).